

Le Calepin

- BLEU -

n°44 - 1^{er} septembre 2021



Invisible... [Magritte]

n°44 - INVISIBLE...

Sommaire

OCTAVIA L'INVISIBLE APPARITION	3
ISABEL ASUNSOLO INVISIBLES	5
JACQUELINE PAUT L'AMOUR INVISIBLE	6
OCTAVIA LE CHOU AU VENTRE	9
RUBEN RAPHAËL CABALE PERDU DE VUE	11
MICHEL LE DROGO QUAND RÔDE L'ANKOU	16
DAVID BOWGOSSE LA BELLE ÉCHAPPÉE	17
ROGER WALLET BOXE, BOXE!	18
CHRISTIAN CONRARDY TOUT CE TEMPS...	22
SYLVIE VAN PRAËT LES MOTS TACHÉS	23
CÉDRIC MORET JE SUIS	26
RÉGINE PAQUET AUGUSTE, UN SOIR...	28
MICHEL LALET SUR UN AIR DE FRANÇOIS BÉRANGER	30
FRANÇOISE DANIEL INVISIBLES	34

L'INVISIBLE APPARITION...



SON CŒUR TREMBLAIT DE FUREUR. Mireille criait Vous êtes d'une bêtise à faire fuir toute l'humanité! Le ruissellement de l'eau excitait sa colère. La pluie obsédait sa bouche, son corps, ses cheveux. Elle fut prise d'un refroidissement qui acheva de la troubler.

Des fantômes bourdonnaient sur sa joue. Le vent coulait, éperdu, en haut du trottoir. Derrière elle, les nuages se précipitaient, emportaient les ardoises. Les pommiers apparaissaient, sans feuilles. Les agneaux bêlaient dans sa poitrine. Ne nous oubliez pas, gémissaient les trois poupées dans son ventre d'enfant.

Sa robe, tricotée elle-même un matin de terrible hiver, se souleva en émettant une musique d'une douceur angélique. À l'autre bout du monde, des âmes s'emplissaient de larmes, mais Mireille riait, riait, Comme vous êtes bête, débitait-elle, comme vous êtes bête!

Enfin, sa mémoire s'agita. L'image de sa famille s'invitait. Elle redécouvrit, comme une invitation dans le passé, le visage de sa cousine germaine. Invisible. La lumière, absente. Surgit un peu l'odeur de l'herbe du jardin partagé. Peut-être préfère-t-elle le soleil obscur.

Vous n'auriez pas vu, par hasard, un homme en soutane passer par ici? demanda-t-elle. Non, non, répondirent les cloches de l'église. Il paraît qu'il est d'une tristesse douce-amère depuis son dernier quatre heures. Trois sœurs s'épanchaient sur les restes du poisson. De vieilles morues.

Mireille se tut sept minutes. Promener ses yeux autour d'elle, une nécessité. Elle hurla, La porte, la porte! Revoir sa cousine germaine. De chair et d'os. Elle pencha le front. Supposez bien, scanda-t-elle aux trois sœurs, supposez bien. Le prêtre s'agenouilla, entama une prière.

Il se débarrassa de son petit chapeau de cuir. Les fleurs artificielles pleines de paisibilité embellissaient l'autel. Victor – son prénom – s'adressa au Seigneur: Je viens d'Amérique expliqua-t-il, je n'ai manqué de rien, je suis triste car Mireille m'inquiète. Une sueur froide mouillait ses tempes.

D'abord il se révolta contre Dieu, Pourquoi avez-vous creusé un fossé entre Mireille et sa cousine germaine? Victor était fâché. Il tendit l'oreille, Je veux savoir lâcha-t-il au Père tout puissant, mon Dieu je veux savoir. La voix domina Comme vous êtes bête!

Leur lien se détachait, mourait petit à petit et tout à coup, par une inspiration du

ciel, le portrait de Dominique la cousine germaine se mit à percer les vitraux; le bleu, le bleu-rouge, le vert-olive, le vert-émeraude, le rouge carmin, le rouge vermillon, le jaune éclatèrent.

Mireille grelottait sous ses habits neufs. Stupéfaite par cette apparition inattendue, elle écarta les bras, accourut le long de l'allée centrale. Elle s'éloignait à pleine volée, fracassée. Il lui fallait fuir fuir fuir. Quelque chose plana au-dessus de sa tête. Du pain frais. Elle sanglotait. Le temps s'écoula maintes fois et Mireille éprouva un soulagement. Mystérieusement la bonté de son cœur se développa. Un souvenir lui procura un immense bonheur: la fois où sa cousine germaine Dominique était devenue invisible. Elle eut envie de replonger dans ce tour de magie.

Elle enroula une mèche de cheveux blonds derrière l'oreille. Bouche ouverte, tête en arrière. Elle se pinça le nez. Trois chandeliers la guettaient. Là, parmi les objets religieux, Dominique! Les détails revenaient: ongles fins et pointus, clavicule saillante.

Je m'installai. Je déployai mon chant d'oisillon.

J'allongeai une succession de bruits. Le silence, trop profond, régnait. J'ignorais la couleur des vitraux. Je n'éprouvais aucune sensation. Je faisais grincer les notes, voilà tout. J'avais choisi une vie tranquille et solitaire.

Je menais une existence qui ne me coûtait pas grand-chose. Je ne priais pas. Je n'y trouvais rien d'exceptionnel. Joindre les mains, éclairer un chemin devant moi, très peu pour moi. Je marchais à l'instinct. J'aimais me placer vivant dans un cercueil, sirotant un verre de whisky.

Examiner la mort sous toutes les coutures. Exploiter les avantages. Mesdames, messieurs, secouez les épaules, agitez votre plus beau rire, j'arrive. Je tendis mon épée. La lumière du jour lui donna un aspect rayonnant. Rien de miraculeux. À mon avis, personne ne me craignait.

Pour être honnête je ne me souvenais quasiment pas de mon passage sur Terre. J'avais remporté un certain succès aux yeux de la société.

Je quittai mon tabouret, allai près des vitraux, observai les couleurs. Je ressentis un léger embarras. Y avait-il quelque chose que je puisse faire? Indécis sur la conduite à tenir, je déverrouillai la porte de l'entrée et mis le pied dehors.

Des quantités de regards errèrent autour de moi. Le long d'une route empierrée, quatre gendarmes se bousculèrent afin de me laisser passer. La pluie diluvienne vint m'arracher une plume. Je m'envolai à l'abri, tremblant. Plusieurs semaines durant, je contemplai le ciel en silence. Je n'avais plus vraiment envie d'agir. J'écartai les démons d'un geste subtil. Et lorsque Mireille et Dominique réapparurent, ce fut pour moi une théâtralité de la vie.



INVISIBLES



VITE, LES RENDRE INVISIBLES...

Il a appelé, il va venir, dans quinze minutes.

Il? l'étudiant, le géologue, celui qui crèche à un petit kilomètre, à vol d'oiseau.

Il va venir déposer ses plantes vertes, pour l'été.

Pour que je m'en occupe. Je les mettrai dans la baie vitrée, celle qui ne reçoit plus les UV depuis que l'aéroport a remplacé les vitres par d'autres, insonorisées.

Ces vitres-là protègent la cuticule des plantes, qui restent vertes.

Où je peux donc lire et broder, si l'envie me vient...

Par le doux filtre ma peau est épargnée, et mon teint.

Vite, il va arriver! Qui? Mais l'étudiant, le géologue

De l'école d'à-côté, la très cotée...

Avec, dans son porte-bagage, ses plantes vertes qu'il veut laisser.

Et moi qui suis toute seule, pas vraiment habillée (ni maquillée)...

La faute au Covid et à son vaccin!

Mal fichue, endolorie, étiolée, lèvres pâles.

Et lui, l'image m'en revient soudain: œil noir, cheveux de page...

Il s'en va en Corse mais avant, il demande l'abri estival...

Pour ses kalanchoé!

Qu'il vienne... Je saurai l'accueillir, hé hé!

Vite, les rendre invisibles... ces taches sur mes mains.





C'ÉTAIT L'ÉTÉ. UN VOLCAN SUR LA TERRE. Les feux brûlaient au fond des forêts, mais se rapprochaient dangereusement des maisons.

Suzanna ne savait plus que faire. Seule dans sa ferme, elle travaillait dur, et parfois, avouait à Jane, sa voisine, qu'elle n'en pouvait plus. Et maintenant, ces incendies qui n'en finissaient pas...

Quand les pompiers l'avertirent que les flammes touchaient les terrains proches de ses bâtiments, elle prit la décision d'ouvrir l'étable, le poulailler et la bauge du cochon.

Les animaux, tout d'abord décontenancés, se mirent à courir chacun de leur côté, hagards, pleins d'une peur jamais connue, loin des habitudes ponctuelles de la journée et du calme de la nature. Instinctivement, ils fuyaient le feu et partirent en direction de la route qui menait à la ville voisine. Peut-être trouveraient-ils là-bas du secours et un accueil bienveillant. Mais ce serait sans doute pour les habitants des villes plutôt de la nourriture à bon marché.

Suzanna prit le temps de faire son sac où elle fourra divers papiers, argent, quelques vêtements et la photo de son fils, qu'elle n'avait pas revu depuis quatre années, depuis le jour où surgit une dispute au sujet de l'organisation de la ferme. Son fils était un garçon solitaire, comme elle, mais plus volontaire, et dès ses dix-sept ans, il avait pris les rênes de l'exploitation, après avoir quitté l'école sur un coup de tête.

À partir de ce jour, Suzanna devint invisible. Elle ne parlait plus, à part ses petites plaintes auprès de Jane. On ne la vit plus au village. Le potager et les bêtes de la ferme lui apportaient suffisamment pour vivre en autarcie. Les recettes de grand-mère lui procuraient savon naturel, lessive faite maison, et les réserves dans le cellier étaient abondantes, quant au sel ou l'huile.

Elle ne savait pas où était parti son fils, invisible lui aussi. Petit à petit, les habitants les oublièrent. À la campagne, on s'isole facilement. Et la solitude est le lot de la

plupart des paysans.

Tel ne fut pas son étonnement quand les pompiers s'adressèrent à elle. Oui, le feu, c'était ce qui faisait l'actualité, mais le caractère de Suzanna, devenue une véritable ascète, la fit sortir de sa réserve, elle s'énerva. Le feu n'atteindrait pas sa ferme, elle y arriverait, elle n'avait besoin de personne. Mais levant les yeux vers les prés où paissaient d'habitude ses vaches et ses moutons, elle ne put que constater que les pompiers avaient raison.

Et c'est à cet instant qu'elle décida de donner la liberté à ses bêtes et de partir vers la ville. Elle refusa d'être accompagnée, et s'en alla, silhouette solitaire qui devint complètement invisible sur une distance de deux cents mètres. Elle se retourna une dernière fois pour voir brûler sa ferme et se terminer tous ses efforts.

Ses animaux avaient disparu eux aussi. Bien qu'elle prit la même route qu'eux, elle ne vit devant elle que le vide et le silence. Parfois, des camions dont le moteur hurlait, passaient près d'elle, en la klaxonnant. Arrivée à la ville, ce fut la panique qui l'accueillit. Les habitants couraient dans les rues, portant des seaux d'eau, téléphonant aux pompiers ou à la police. Elle qui avait vécu ces dernières années dans une invisibilité et un calme complets, elle ressentit la même peur que ses animaux arrivés quelques heures plus tôt, et la même peur que ses gens qui se bouscuaient et criaient. D'après les dernières informations, le feu arrivait à la ville.

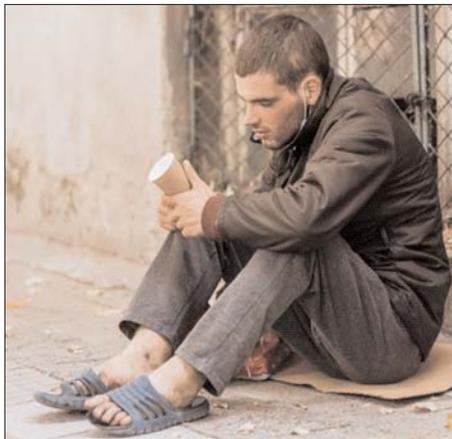
Avec quelque argent sorti de son sac, Suzanna loua une petite chambre au fond d'un jardin. C'était plutôt une cabane, mais que voulez-vous, quand vous n'avez plus rien, vous vous contentez de peu.

Elle resta là, immobile, invisible, la propriétaire ne la voyait jamais. Suzanna sortait la nuit pour prendre l'air. Le bruit feutré d'animaux de ferme lui rappelait son existence passée. Seul, le chat de la maison venait vers elle, en silence, pour lui donner son affection et ses rêves de bête solitaire.

Pour manger, Suzanna profitait également de la nuit pour chaparder des tomates ou des pommes. Cette invisibilité lui fit oublier les événements, les incendies ne furent pour elle qu'un souvenir tragique.

Ce dimanche du quinze août, elle se permit de sortir le jour. Ce fut pour elle une résurrection. Côté des habitants qui se pressaient les uns à l'église, les autres au bistro du coin, elle devint visible de tous, mais personne ne la remarqua. Son invisibilité était tenace.

Se dirigeant vers le parvis de l'église, elle vit un homme assis par terre, qui devait faire plus que son âge, pas rasé et des vêtements sales et usés cachant certainement son identité. Elle s'approcha,



intriguée, et bouleversée, reconnut ce regard si pénétrant, ce regard de famille. Son fils était là, faisant la manche, il avait perdu son arrogance. Elle vint vers lui, il leva la tête vers elle; cette rencontre de deux invisibles se fit comme un foudroiement d'émotions. La reconnaissance réciproque de deux êtres en mal d'existence, c'était une mère et son fils qui renaissaient dans ces temps de drame et de feux dehors et dans le cœur.

Ils partirent ensemble, traversèrent la place où s'agglutinaient les gens. De nouveau, personne ne les remarqua, deux invisibles de ce monde où les hommes ne communiquent plus vraiment.

Les incendies prirent fin avec la venue de l'automne et les orages éteignirent les dernières flammes. Suzanna et son fils se firent embaucher dans une ferme, à la frontière du Mexique. Deux ouvriers agricoles qui avaient tout perdu, sauf leur honneur, mais les patrons ne les voyaient pas plus que des ombres travaillant et suant; toujours des invisibles, mais ces invisibles, chaque jour, se donnaient dans leur regard tout l'amour de l'univers.



LE CHOU AU VENTRE



Ses gros sourcils semblent jouer un rôle de bourru malfaisant. Sa voix grave étonne et résonne. Ah, bigre, il ne sera donc jamais comme tout le monde! Avec lui je respire, ressuscite, retrouve le temps perdu. Je n'ai qu'à lever les yeux pour apercevoir son précieux visage. Dans l'obscurité, il éclaire ma paresse cérébrale.

Nous prenions notre vol ensemble comme des oiseaux migrateurs. Je chantonnais. Il haussait les épaules. Quand j'étais fatiguée d'avoir lu toute la matinée, il m'embrassait toujours avec les mêmes émotions, cette même humeur, cette même grâce, cette même persistance. Nous nous étreignions avec une puissance presque fantastique. Certes, il oubliait de laver ses fruits, de nourrir son chien. Au bout du jardin, sous le marronnier, il cachait sa blessure : des aventures piquantes, des lettres amères au goût d'un sang poisseux.

Ah, j'écoutais avec une joie profonde ses mots! Certains me restent encore. Je me les répète dans la tête de peur de les oublier : "La lumière se met quand tu entres." Je voyais sans inquiétude la souplesse des souvenirs s'introduire dans ma mémoire.

J'ai eu bien tort de me montrer vague, incertaine. Chose étrange, des mots, rien que des mots me marquèrent à vif.

Il m'accusa. Oh, de quelques mensonges insignifiants mais qui tuèrent en moi l'espoir de déclarer ma passion. Je lui écrivis tout d'un coup une lettre pleine de déceptions et de colères. Je commençai par ces mots : "Ma main tremble si fort que je peux à peine écrire." Il n'a plus voulu me revoir. Je lâchai mon cœur ; il se coucha à plat sur le sol. La valse folle des nuages prolongea mon chagrin. Je valsai seule. Je valsai seule.

"Mon Romain, reviens, reviens, suppliai-je, reviens caresser mes épaules, reviens baiser mon cou." La naïveté m'aveuglait. Au fond, j'avais été trop près de lui. Je décidai de me montrer brutale et affectai un air glacial. Innocence du premier amour. J'entassai tous ses présents (livres, tableaux, vêtements, chaussures, parfums...), sur le capot de sa Peugeot trois-mille-huit. En somme, je perdus mes vingt ans.

Un soir où je terminais ma onzième bière dans un pub anglais, j'entendis le grondement familier de sa voix. S'unirent en moi des étoiles amarrant mes pensées. Désarçonnée. Je me jetai dans ses bras. Il grimaça, éclata de rire. Je puai à en couper

la respiration. Je m'écrasai. "Tenez, ce pouf, c'est tout ce qu'il me faut", commenta-t-il.

J'allumai une cigarette. Aléatoire consolation. J'inspirai la fumée avec mépris. Ma haine brilla. J'eus envie de lui crever les yeux. Putain de merde ! Je m'arrachai le cœur de tant de souffrances. Je saignai de l'intérieur. Il ne faudrait jamais aimer. Je devins invisible. Je rétrécis expressément. Clap, clap, clap. Emportée par l'écume des âmes éclopées.

Le barman avec lequel je venais de sympathiser, choqué, me dit : "Pauvre darling !" La honte tombait au fond de mes bottes, montait à la pointe de ma tête. Ascenseur démentiel. Cette scène, gravée en moi tout entière, ma première anxiété, mes premiers troubles. D'abord le supplice puis la menace d'une aliénation mentale.

Nom d'un chien ! Il s'en fallut de peu pour perdre la raison. Et ouf ! La silhouette d'une fillette se matérialisa là, ici, face à moi. Ses yeux d'un bleu prune me traversèrent avec gravité. La création divine par excellence. Une réalité, une vérité salvatrices faites pour moi. Une présence de génie.

- Rentre chez toi, lui dis-je.

Elle me tendit son cœur enflammé, disons même elle me l'offrit, sans discours. Je regardai ses menottes délicieuses et fraîches. Je regardai la beauté intrinsèque de ses quinze ans. J'étudiai l'architecture de sa cambrure. Je décelai en elle ce que le temps m'avait volé.

Hé bien voyez, je dis merci lorsqu'elle me donna un vitrail neuf.

- Votre vie va reflleurir, m'assura-t-elle. Elle répéta : "Votre vie va reflleurir". L'inflexion de sa voix me troubla. J'y trouvai un monde de bon goût, jeune, prometteur. Je clignai de l'œil et lui souris.

J'accédai à un bonheur abyssal : la naissance d'un petit Romain. Enfin le destin me caressa.



PERDU DE VUE



- **N**E ME DIS-PAS QUE TU PASSES TOUT L'ÉTÉ À SAINT-ANDRÉ SUR LE CAUSSE!

Dominique me toise d'un air incrédule et narquois.

- Je monte juste voir un cousin qui vient d'ouvrir un gîte rural là-haut...

- Moi j'y ai passé quinze ans. Enfin, me voilà redescendu dans la vallée. Avec tous mes déplacements, Saint-André, ce n'était plus tenable... J'ai quand même la vue et le calme ici, entre deux enquêtes...

- Tu t'es rapproché de la civilisation ?

- Parisien, va ! Figure-toi qu'un centre expérimental de télécommunication s'est installé là-haut. L'opérateur gaulois Orage faisant partie du consortium A-nexion dominé par Gobble le géant californien, cette partie du Causse s'est trouvée éligible à la fibre ! Le consortium A-nexion, ça ne s'invente pas !

Dominique avait goûté du militantisme politique après le bac qu'on avait passé la même année dans un lycée parisien. Puis sacrifiant au syndicalisme paysan, il s'était établi dans le Causse... Enfin, il avait renoué avec sa première passion d'adolescent : le journalisme. Parcours heurté pour une forte personnalité. Un article de lui dans un quotidien régional, et j'avais retrouvé sa trace, après des années de silence mutuel.

- Fais quand même gaffe de ne pas te faire ensorceler, rigola-t-il. Je n'ai plus aucune nouvelle du copain à qui j'ai bradé tout le corps de ferme. Au fait, tu as dû le connaître... Thierry, le loup blanc du lycée, tu te rappelles, quand même ?

J'exhumai péniblement de ma mémoire l'image floue d'un gaillard trapu, monté trop vite en graine et déjà barbu adolescent. La dégaine émancipée de qui avoue s'adonner à toutes les drogues hallucinatoires et à l'érotisme sous toutes ses formes. Les plus choquantes de préférence. Je savais qu'au lycée il appartenait déjà à la petite cour qui entourait Dominique...

- D'ailleurs si tu montes à Saint-André, tu auras peut-être de ses nouvelles, à condition de grimper encore un kilomètre après la sortie du village. Il s'est installé là-haut

quand j'ai libéré les lieux. Depuis, juste un message téléphonique sur mon répondeur, puis plus aucune nouvelle. Je me demande de quoi il peut subsister là-haut. D'après son message, je lui aurais légué un trésor que je ne soupçonnais même pas... Peut-être l'espace suffisant pour assouvir la passion du théâtre qu'il s'est toujours plu à afficher... Qui sait ?

Évoquer avec Dominique nos années de lycéens et nos baccalauréats soixante-huitards m'avait replongé dans un univers oublié : la jeunesse, son feu et ses illusions. Retrouver d'anciens condisciples pouvait donner, au seuil de la retraite, l'impression de lire leur parcours comme un destin. Voilà sans doute ce qui éveilla en moi, pour ce Thierry, une curiosité que je n'avais jamais beaucoup éprouvée à son égard auparavant.

Je suivis donc, à la sortie de Saint-André, le chemin que Dominique m'avait indiqué. J'eus la surprise d'être accueilli dans l'aile principale du premier bâtiment par une quinquagénaire en jeans occupée à l'entretien d'une grande pièce rustique qui tenait apparemment lieu de cuisine et de pièce de vie. La femme me confirma la présence de Thierry dans la propriété, en précisant toutefois que nous ne nous rencontrerions sans doute pas, car le travail de son employeur le retenait en permanence dans les combles aménagés, au point qu'elle ne le croisait pour ainsi dire jamais. Mais il y avait un téléphone intérieur, au moyen duquel je pourrais communiquer avec lui.

Le combiné téléphonique paraissait d'ailleurs l'unique concession au modernisme dans cette salle dépouillée de tout élément décoratif. Aucune photographie du maître des lieux, ni rien qui évoque notre lointain passé commun ou plus récemment le sien. Seul un vieux bottin par professions représentait la chose imprimée !

Après quelques manœuvres et un conciliabule avec les hautes sphères, mon hôte se me remit le combiné.

- Alors l'Espingouin, toujours puceau et premier de la classe ?

L'intonation n'avait pas changé. Le vocabulaire de Thierry n'avait pas pris une ride, ni son cerveau une circonvolution.

- Dominique m'a affirmé que tu avais trouvé ici un trésor, alors je me précipite pour profiter de l'aubaine...

- Un trésor inépuisable, et j'en tire profit nuit et jour !

- C'est pour ça qu'il devient impossible de te rencontrer ?

- Aucun intérêt : tu ne me reconnaîtrais pas. Plus personne non plus d'ailleurs...

Enfin, j'existe !

- Tu existes ?

- Comme l'araignée sur sa toile... ou plutôt sur le web.

- Tu passes ta vie sur internet ?

- Où vivre sinon ? Toute la vie de l'esprit s'y diffuse : la culture, l'information, la communication... toute la vie de l'esprit !

- ...

- Ah, je flaire l'universitaire, le pédago, le bien-pensant, l'Amiche pour tout dire !

Entre ici dans l'ancre des GAFA !

- Je me rappelle un lycéen...

- Toi qui ne dédaignes pas de rechercher en urgence une info sur ton site favori, une définition, une resto, une commande, un article de consommation introuvable dans le commerce physique... tu es guidé sans le savoir par des centaines de millions de Thierry qui se nourrissent du miel d'internet et le nourrissent de leur moëlle!

- Quelle emphase!

- Parce que tu es aveugle, et t'imagines seul devant ton écran. Alors que tu consultes des sites touristiques avant de pouvoir t'extasier sur l'architecture de quelque basilique, cathédrale, synagogue ou mosquée, tu ignores les architectes modernes qui te permettent d'accéder aux miracles de la Toile. Tu vas même jusqu'à t'indigner de compter ces génies parmi les premières fortunes du monde, ces messies qui font vivre sur tous les continents deux cents millions d'esclaves salariés, et en exploitent dix et bientôt vingt fois plus, prêts à leur livrer, leur identité, leurs goûts, leurs secrets...

- Bel éloge de l'esclavage!

- Mais chacun de ces esclaves a le pouvoir virtuel de modifier l'opinion, de peser sur une élection, de jeter l'infamie sur une personnalité, de pousser un ennemi au suicide, sans parler de rançonner une poule aux œufs d'or... Mais toi, citoyen éclairé, tu jouis d'un bulletin de vote une fois tous les cinq ans dans une démocratie qui n'intéresse plus personne...

- Je me rappelle un lycéen fana de théâtre... de spectacle vivant...

- Perdu de vue: après deux ans sur le Causse, livré à la seule compagnie nocturne des astres inaccessibles, j'ai enfin compris que mon étoile était sur la Toile!

Ce qui m'a mis dans le circuit après ma rééducation, c'est le bouquin d'un Américain qui avait commencé tout petit bras, comme beaucoup: en corrigeant les erreurs accumulées dans la liste des classiques du cinéma mondial que Gobble se préparait à mettre en ligne. Il avait répondu à l'offre à trois plombs du matin, et c'était un dollar pour toute la liste. Trente-six heures après, il recevait une nouvelle offre dix minutes après avoir rendu sa copie. Le mec vivait sur la toile, il a donc répondu présent dans les vingt secondes. Peu à peu, il a appris à mieux choisir quand on lui laissait un peu de répit, et à organiser son temps et ses choix pour pouvoir tenir le coup nerveusement.

Bien sûr, publier ses petits secrets de son vivant aurait été suicidaire de sa part. Au moins, sa vieille mère profitera-t-elle des droits d'auteur. Son livre m'a appris quelques petites combines, ce qui est très rare dans ce métier où on n'a que des concurrents dont on ne connaît l'existence que quand ils vous ont piqué le job en y répondant avant vous!

Par exemple, il avait un truc génial pour se faire payer cash son opinion par les instituts de sondage: Abraham BOHBA, Afro-américain et supporter du Parti Républicain! Incontournable!

- Une nouvelle identité choisie?

- Des identités que le monde où tu vis peinerait à produire. Imagine pour un

institut de sondage l'intérêt de collecter l'opinion d'un transgenre hésitant politiquement entre Dégénérescence Identitaire et le Regroupement National? Bref, avec un téléphone portable, un ordi, et deux smarts tu peux jongler avec au moins trois identités dont deux très demandées.

- C'est cette multiplication de rôles à jouer qui justifie ton omniprésence sur internet ou bien est-ce que ça te laisse du temps libre pour une autre passion?

- Tu peux bosser où tu veux et quand tu veux. Une seule et unique contrainte: tu peux pas laisser une offre mûrir sur l'arbre. Si c'est prenable, bingo! Et bien sûr, étudier les offres prend du temps. T'as besoin d'un esprit disponible parce que tu dois te décider vite... Tu vois, depuis que je te réponds, j'ai déjà reçu trois propositions intéressantes et dit banco à deux d'entre elles, à qui je vais envoyer très vite les résultats demandés.

- Sinon?

- Sinon? Ben t'es plus trop fiable et du coup t'existes plus vraiment. Tous les mecs plus ou moins ubérisés connaissent ça. Soit tu prends pas le taf, soit le péquain pour qui t'as été missionné tarde à clamer à ton commanditaire que tu mérites cinq étoiles... Pour le coup, t'es devenu totalement invisible, et tu peux te remettre à l'annuaire des tubes d'été de Gobble pour 50 centimes d'euros! Tout en bas de la pyramide des centaines de millions d'invisibles qui taquinent jour et nuit leur clavier sur notre merveilleuse planète connectée!

- Voilà un sujet brechtien qui attend son metteur en scène! Ça ne te tente plus?

- Après l'accident et les opérations qui m'ont rapproché de ma console - la bien nommée - ma présence sur une scène ne pouvait plus être... qu'obscène! Un primate qui mettait son prestige à rouler à 150 sur le Causse m'a délivré de la compagnie du monde. Ma concubine comédienne a été tuée sur le coup. Depuis, j'ai rencontré le web, le seul espace social où vivre ne se réduit pas, pour moi, à gérer des moyens de survie!

- Dominique ne m'en avait rien...

- Je te remercie de ta visite et de la peine que tu t'es donnée pour venir jusqu'ici. Laisse - si tu veux - ton adresse électronique à la dame qui t'a accueilli. Tu la trouveras en bas ou dans l'un des autres bâtiments. Aujourd'hui, elle met tout en ordre pour accueillir mes vacanciers locataires de la mi-juillet. Si tu les croises, merci d'avance pour ton entière discrétion. Je suis organisé pour qu'ils n'aient - eux non plus - jamais à me rencontrer.

Je suis parti sans me retourner: ç'aurait été pathétique de chercher du regard au niveau des combles une quelconque ouverture sur la cour d'où nos regards au moins auraient pu se croiser.

À quinze cents mètres de distance, dans l'ombre parfumée d'un jardin plein de fleurs, se trouve le gîte du cousin. De là, la vue englobe la vallée et ses lointains déjà lumineux. L'automobile parquée dans la fraîcheur, on marche dans l'air vif, enivré

par l'intensité des odeurs, des couleurs et des sons, avide de dévorer toute la vie des yeux.

Sur tous les continents, ici et là, à tout heure du jour et de la nuit, des dizaines, des centaines de millions d'internautes asservis tissent et entretiennent le nouvel univers insipide et virtuel de l'individu concaténisé, tandis que leurs maîtres se lancent, à grands renforts de publicité, à l'assaut de l'espace interplanétaire. Et voilà que j'imagine ces aventuriers du philanthropisme libéral bloqués dans l'orbite d'une inaccessible étoile, livrés, hors du temps, à la trajectoire définitive qui les rendraient à leur tour éternellement invisibles... Mais les yeux perdus dans l'émouvant panorama qui s'offre depuis le Causse, d'où donc peut bien me venir cette insolite rêverie ?



MICHEL LE DROGO

QUAND RÔDE L'ANKOU...



Bien assis près du feu qui palpite et qui danse,
Et paillette d'étoiles l'obscur suie de l'âtre,
Je m'imprègne, en rêvant, de l'ombre des crédences,
Dans l'âtre fumée blanche où la flamme folâtre...

Loin des flots exigeants à l'étreinte saumâtre,
Je pense aux équipages qui ont sombré dans l'anse
Dont les flancs dépolis par le diamant verdâtre
Subissent des baisers limoneux et immenses...

Et le fagot qui siffle et la branche qui rit,
Dans le souffle du feu où la braise revit,
Orchestrent de leur cri un fugace sabbat

De fantômes plaintifs aux traits incandescents
Dont l'ombre se déploie, croît, voltige et s'abat
Pareille aux regrets sourds lorsque le soir descend.



LA BELLE ÉCHAPPÉE



Au coin de l'avenue, fugitive vision,
Blonde cycliste en short, chemise blanche au vent,
Éclair évocateur d'un spectacle charmant,
Plus grisant que le Tour à la télévision.

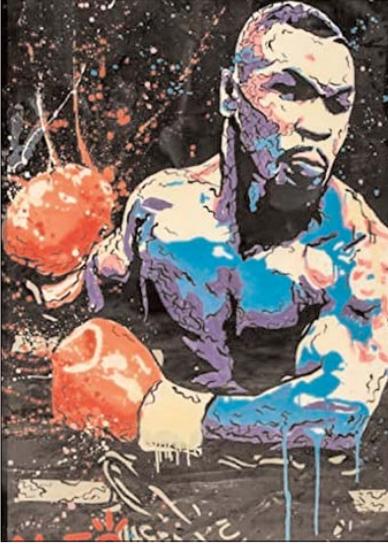
On donne libre cours à mille illusions :
On imagine en bikini affriolant
Ses courbes si dorées caressées par le vent ;
La trouver à la plage, la suivre en excursion !

On hante l'avenue, le parking à vélos,
On jure mille fois l'apercevoir de dos ;
Mais ce n'est jamais elle. Comment la retrouver ?

On interroge le loueur de bicyclettes.
Blonde ? Canon ? Corsage blanc ? Quatre-vingt-sept :
C'est le vélo que vous cherchiez ! Vous l'empruntez ?



BOXE, BOXE!



Au printemps dernier, la Ligue de l'Enseignement m'a sollicité dans le cadre d'un projet d'écriture autour des « invisibles », ces jeunes déscolarisés et non connus des structures de l'emploi. Il s'agissait de dresser le portrait de deux de ces jeunes.

Voici le premier portrait. Les prénoms ont été bien sûr changés.

L'ouvrage devrait être édité à L'Harmattan.

IL SERAIT PRESQUE TIMIDE, À L'IMAGE DU NOIR DONT IL EST VÊTU. Mais le regard est direct, franc, et la parole n'hésite pas. Il a dix-sept ans. Un ado d'aujourd'hui, j'imagine, nourri de musique et de jeux vidéo comme mon petit-fils. Trois minutes de conversation suffisent pour me faire comprendre que je me trompe. Lui, Yannis, il parle avec aisance, il utilise un

lexique recherché et précis, et une syntaxe irréprochable. Il avoue son goût pour les romans et qu'il aurait bien aimé être psychologue mais que la longueur des études... Il aurait dû renoncer à son rêve et, affirme-t-il tranquillement, "Mon rêve, je le protège." C'est plus qu'un aveu : il ouvre son âme. J'aurais pu dire "son cœur" mais laissons le mot pour les sentiments. Là il est question de quelque chose de plus grand, de plus existentiel, de ces choses qui vous tiennent debout dans la vie. Je ne m'attends pas une seconde à ce que Yannis va me dire.

Il est l'aîné d'une fratrie de quatre, trois garçons et une fille. Ses parents sont, comme lui, nés à Beauvais et, comme lui, ils habitaient la ZUP. "Zone à Urbaniser en Priorité", cela ne fait pas rêver, mais "Argentine" si. On pense au pays lointain, de l'autre côté de l'Atlantique, dont on apprendra un peu plus tard qu'il fut celui de la grande icône des années 60, Che Guevara. Pour l'heure, l'Argentine c'est le football, Messi et le Barça, la Coupe d'Europe et la sélection en Coupe du Monde... et cet autre nom que prononce son père, ému, en novembre dernier, devant la télévision : Maradona. Mais l'argentine beauvaisienne n'est qu'une petite fleur rouge à cinq pétales dont les champs, ici, étaient couverts avant les immeubles des années 60. Le rêve attendra.

À l'école, Yannis est trop impulsif, trop... pas méchant mais "excité" dit le bulletin de notes. Son père sait quoi faire car lui-même est passé par là : "Je vais te mettre à la boxe, ça va te plaire !" Il pense alors simplement aider son fils à maîtriser ses pulsions. Il va faire bien plus que cela : il va bouleverser sa vie.

*"Quatre boules de cuir
tournent dans la lumière
de ton œil électrique, Boxe, Boxe,
Ô déesse de pierre..."*

Je peine à y croire: l'ado sage et raisonnable avec qui je bavarde, faire de la boxe? C'est-à-dire ce sport dont je n'ai jamais compris la philosophie car, enfin, les images qui me trottent dans la tête, ce sont par exemple la hargne terrible d'un Mike Tyson ou les tremblements épouvantables de Mohamed Ali, atteint de la maladie de Parkinson, allumant la flamme olympique à Atlanta en 96 pour les Jeux du centenaire, plutôt que le sourire de Marcel Cerdan dans les bras d'Édith Piaf. Il a beau me dire que, sortant de l'école, il filait chez ses grands-parents se faire dorloter et que la mort de sa grand-mère a été un cataclysme dont il n'est pas encore remis, qu'il était un enfant comme les autres - "Je m'entends avec tout le monde dans le quartier" - et que, s'il y a quelqu'un qui compte pour lui, c'est son petit frère, avec qui il partage tout et à qui il veut "montrer l'exemple", je ne le vois pas, Yannis, si calme face à moi, si soucieux de ses mots, je ne le vois pas avec des gants de boxe.

*"Ô déesse de pierre,
pour atteindre ton cœur,
il n'est qu'une manière, Boxe, Boxe,
il faut être vainqueur..."*

C'est plus qu'un sport, c'est une famille, "Tous ceux avec qui je traîne font de la boxe". Je le regarde, "Je traîne?" Il a un geste évasif, il me rassure: il a arrêté "les conneries" le jour où les flics ont débarqué chez ses parents. "Ça, vraiment, je le regrette." Il n'a jamais touché à la clope ni à la drogue, m'assure-t-il, "La boxe, ça me canalise".

Je l'imagine découvrant la salle, au centre de laquelle trône le ring, l'entraînement qui doit être, dans les débuts, proche de la gymnastique qu'il fait avec sa classe. La course à pied bien sûr pour l'endurance et la corde à sauter pour le rythme cardiaque. De la musculation aussi et des abdos. À quel moment met-on les gants pour frapper le sac de sable? Yannis me précise qu'actuellement il utilise "des 12" mais ses premiers ont dû être "des 8" (pour les 45-55kg). Pour les gants, on compte en once (1 once = 28g). Toujours ces mesures anglaises comme pour les catégories, où la livre ne vaut pas 500g mais 454. Et les chaussures? De simples baskets? Non, non, il faut des chaussures montantes pour bien maintenir les chevilles mais à semelle fine.

À Beauvais, on ne propose que "du loisir". Un seul endroit dans le département pour pratiquer "sérieusement": le Ring Olympique Compiègnais; quatre cents licenciés, le premier club de France, et son légendaire entraîneur Jacques Vasset (la salle porte son nom). Cinquante minutes de voiture, ce n'est pas la porte à côté! Son éducateur (de l'Unité Educative d'Activités de Jour) l'accompagne, ou sa mère, il faut faire fissa à la sortie du collège.

Mais avec ces deux confinements et l'actuel couvre-feu, impossible d'aller à Compiègne. Alors l'entraînement? Ce n'est pas le moment de flancher s'il veut enten-

dre son petit frère dire "Je veux être comme Yannis plus tard". Alors il se fait des huit heures d'entraînement avec de la course à pied, avec du vélo - il y a de bonnes grimettes vers Goincourt et Le Mont-Saint-Adrien, sans compter ce qui peut se faire à la maison, saut à la corde et tractions. Un jour il dépasse ses limites physiques et un copain doit l'emmener aux urgences! Il ne fait jamais rien à moitié, Yannis. Et puis un bain très chaud pour détendre les muscles, suivi d'un bain froid pour les rétrécir : en fait, pour les muscles, c'est comme si on ne s'était pas entraîné... À ce rythme-là, il a perdu dix kilos durant l'été. Il travaille aussi "en shadow" : on envoie des coups dans le vide tout en se mettant en situation de combat.

*"Quatre boules de cuir
sur quatre pieds de guerre
bombardent le plexus, Boxe, Boxe,
l'angle du maxillaire..."*

Il a appris bien sûr ce que l'entraîneur nomme "les frappes chirurgicales", aux endroits les plus sensibles : le foie, le pancréas, la mâchoire... mais cela nécessite d'améliorer sans cesse la vitesse et le placement, la précision... Avec la boxe il est "comme dans un autre monde".

"Mais justement, Yannis, c'est un autre monde. Vous pouvez en rêver mais..."

"Je suis dans mon monde. Je sais que je peux le faire."

Il a dit cela calmement, lentement, comme quelqu'un qui est ancré dans ses certitudes. Il n'a jamais voulu boxer en loisirs, c'est beaucoup plus profond que cela. Heureusement il a fait anglais première langue - et espagnol en seconde mais il n'aime pas ça - et il peut donner à son rêve son véritable nom, même si les commentateurs sportifs ont usé le terme en le galvaudant, de "dream team" en "dream life", comme si la vie pouvait être autre chose que celle dont on rêve! Et lui, quand il rêve, il ne voit qu'un pays aux dimensions suffisantes : les États-Unis, "genre San Diego". Je ne sais pourquoi il cite la capitale du Texas, la ville où mourut (mais lui n'était pas encore né) Archie Moore, l'homme aux 141 K.O., le record absolu! Il veut y partir, il va y partir...

Il y a un autre Yannis en lui, qui ressemble plus à celui que j'ai en face de moi : un jeune homme posé, "presque timide" comme je l'ai dit dans ma première phrase. Ce n'est pas un rôle de composition, il est - aussi - comme cela. Peut-être est-ce là l'influence maternelle car sa mère adore la musique. La grande, la classique. Quand elle l'emmène une fois à l'opéra, à Paris, écouter "Carmen", il est subjugué. Il se souvient "Ma mère écoutait en baissant la tête". Et il demandera à parler aux violonistes après la représentation. Il a toujours "kiffé" le violon, il a plusieurs fois essayé de s'y mettre. "J'aime les trucs doux, que tu écoutes en fermant les yeux." Dans "Dragonball" ce n'est pas Son Goku, avec son immense orgueil de combattant, qui lui plaît, ni Vegeta, de nature cruelle et violente, mais Tapion, le solitaire, le joueur... d'ocarina! Ce qu'il confirme : "J'aime surtout les musiques douces".

C'est ce Yannis-là qui va suivre à Conty (dans la Somme) un chantier de découper-

te des métiers : une semaine à tâter de la maçonnerie, de la peinture et du bricolage. La chose ne lui déplaît pas, même si ça ne lui semble pas être "sa" voie. Lui, ce qu'il viserait plutôt ce serait un certificat de qualification professionnelle comme animateur sportif. Il remplit un dossier pour passer le BAFA (brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur)...

Je n'ai pas revu Yannis. Il a disparu des écrans radar. Nous avions pourtant convenu d'un second rendez-vous mais il n'est pas venu. Idem pour une autre date. La Ligue me confirme qu'il s'enferme dans cette attitude. Il ne s'est jamais présenté au BAFA ni même pour passer son permis de conduire ! Il ne répond plus aux appels téléphoniques. Disparu ! Il semble avoir eu quelques petits démêlés avec la Justice, la mesure éducative a été arrêtée.

*"Quatre boules de cuir et soudain deux qui roulent
Répandant leurs châtaignes
Dans le cri de la foule
La joue sur le tapis, j'aperçois les chaussettes
De l'arbitre lâ-haut
4, 5, 6, 7..."*

Mais il va se relever, Yannis ! Il ne peut pas rester silencieux pour le compte, ce ne serait pas lui. Surtout que sa famille est là, ses parents qui se sont toujours souciés de lui et son petit frère pour qui il est presque une icône. Mike Tyson a l'âge de son père. Il a dit : "Je suis un rêveur. J'ai besoin de rêver et d'atteindre les étoiles, et si je rate une étoile, alors je saisis une poignée de nuages".

Saisis-la, Yannis, cette poignée de nuages !

*La chanson de Claude Nougaro,
« Quatre boules de cuir », est de 1968.*



TOUT CE TEMPS...



Il s'en est fallu de peu
Qu'on oublie les visages,
L'écrit des rides
Et des fossettes,
Qu'on perde les sourires
Et les grimaces,
Qu'on ne puisse plus
Montrer les dents,
Tirer la langue...
Beuh!
Grande comme ça!
A-t-on perdu les bisous,
Ceux qui piquent
Et ceux qui mouillent,
Un, deux, trois,
Et même quatre
Quiévrain, outre-Quévrain?

Dans l'iris des yeux,
On a cherché l'âme
On a fouillé,
Lu dans les larmes,
Tant de questions,
D'incertitudes...
Tout ce temps...
A-t-on vieilli?
A-t-on perdu?
Un détail devenu
Invisible...
À jamais?
Il s'en est fallu de peu,
Qu'on perde tant...



LES MOTS TACHÉS



Sous le pot de géranium il a glissé le billet plié en quatre. D'un bond il a sauté sur la marche du camion pestilentiel, lancé la poubelle sur le trottoir. Il a disparu au coin de la rue.

Derrière les volets clos, elle enfile sa robe fuchsia et gaine ses jambes de bas couleur chair. La brosse étire ses cheveux jusqu'aux reins. Elle les enroule en chignon et dégage sa nuque. Elle plisse les yeux devant le petit miroir taché et pince ses joues. Le bruit du camion des poubelles lui sert de pendule. Elle enfile ses sou-

liers plats, vérifie le contenu de son sac et le glisse en bandoulière sur son épaule nue. Elle ouvre ses volets à l'heure des croissants chauds. Le carmin des géraniums et sa robe rosissent son visage. D'un geste, toujours le même, elle saisit le petit arrosoir et verse sur les pots leur ration du matin. L'eau s'écoule sur le trottoir et glisse sur le papier glissé là par l'homme un instant plus tôt.

Dans sa combinaison d'éboueur toute maculée des planteurs de la ville il frôle les murs et marche à vive allure. À l'angle de la rue elle devrait apparaître. S'il est un peu en retard il ne l'apercevra que de dos mais qu'importe. Sa démarche le hante autant que son visage. Personne ne comprend pourquoi cet homme encore jeune ne prend jamais le temps de laisser au dépôt les odeurs et les traces que tout son corps promène. "Jalil, tu pues mon ami! Change-toi donc!" Mais Jalil s'en soucie peu. Il court déjà comme seul un homme amoureux peut courir: il veut la voir, juste la regarder marcher son sac sur l'épaule, ses longues jambes agitant sa robe de la hanche au genou et ses chevilles fines comme des poignets, sa nuque brune à peine et ses yeux ombrés de longs cils posés sur le bout de ses chaussures. Il la devine en cavalant le long des rues. Il la connaît par cœur mais ses yeux cherchent encore ce qui d'elle lui échappe.

Au premier étage il a pressé sa face crasseuse au carreau. Il guettera jusqu'au soir, comme chaque jour depuis trois semaines, le retour de cet oiseau-mirage. Puis la tête dans les mains, assis à la table où repose une cuvette il marmonne. Ce ne sont ni

prières ni invectives mais poèmes. Il se relève, jette l'eau de sa toilette dans les WC du palier, se rassied, tourne son crayon mâché, chiffonne des feuilles. Aujourd'hui il était en retard et n'a entrevu que sa silhouette lointaine au carrefour. Elle dévalait l'escalier du métro et des mèches de son chignon voletaient.

Il a dû s'endormir et sur sa joue la trace d'une feuille a laissé des rayures. Il s'affole et regarde sa montre. Il reste si peu de temps. Il peine à trouver les mots et sue et râle et s'exaspère mais avant qu'elle revienne il faudra bien qu'il ait écrit le mot du lendemain.

*Mèche brunes entrevues
belles à pleurer,
Te voir mon inconnue
Je suis là à aimer
celle qui ne me connaît.*

Jalil plie la feuille, peu satisfait mais heureux que des mots sans surprise aient pu noircir quand même ce papier qu'il embrasse. Il dévale l'escalier et toujours essoufflé remplit un sac plastique à la supérette de conserves et de fruits. La caissière lui sourit, il ne la voit pas, ses mains tremblent et peinent à ouvrir la porte-monnaie, il laisse la monnaie, la porte coulisse juste à temps avant qu'il se précipite dans la rue.

17h45. Il longe le bâtiment. Devant le pot de géranium il vérifie que le poème du matin y est toujours. Il traverse devant un scooter qui l'injurie. Il n'entend pas. Adossé au mur d'en face il guette.

Elle revient vers 18 heures.

Au coin de la rue elle apparaît, sereine. Elle a dénoué ses cheveux et sa robe à peine froissée en haut des cuisses ondule autour de ses mollets. Jalil a le cœur si bruyant qu'il pose les mains sur sa poitrine. Il pense "feu follet" et se rue dans l'escalier pour écrire encore. Honteux de l'épier il remonte à pas lents dans son gourbi.

C'est alors qu'elle caresse le chat qui se frotte à ses mollets. Elle fait un signe de la main au boulanger qui lui sourit et lui crie quelque chose d'aimable puisqu'elle sourit aussi.

Elle aperçoit le papier sur le bord de la fenêtre. Sur son visage de reine les sourcils se froncent à peine. Elle le déplie doucement. L'eau a inondé les mots qui s'effacent se mêlent. "Encore!" se dit-elle.



À peine intriguée par ces mots qu'elle ne peut jamais lire depuis trois semaines et sans plus s'en soucier elle le roule en boule et le lance au matou qui d'un geste presté de la patte l'envoie dans le caniveau.

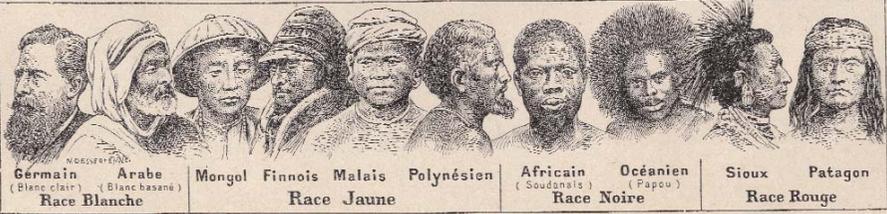
En face, Jalil, penché sur sa table étroite, mâche son crayon.

*Fille d'écarlate et de feu
Je m'endors sur des rêves
Invisible à tes yeux
Où tu mordilles mes lèvres.*



JE SUIS

4. RACES HUMAINES. — Les hommes descendent saillantes, les paupières obliques et les cheveux lisses



JE SUIS PERSONNE ET TOUT LE MONDE À LA FOIS
Je suis cette femme qui traverse la rue sous des regards narquois
Je suis cet homme qui se lève le matin, habillé en pingouin
Je suis ces enfants qui jouent à la balle
Je suis ce chien qui saute dans les herbes hautes

Je suis, vous êtes, nous ne sommes qu'un
Tous frères et sœurs, nous sommes l'humanité

Je suis l'amour entre les humains, celui qui espère un jour les voir en paix
Je suis le réfugié qui sauve sa vie, et espère un avenir meilleur
Je suis sa mère qui fait face à la critique pour l'amour de son fils
Je suis ce sans-abri à la Gare du Nord qui survit avec quelques euros
Je suis cet oiseau qui survole la terre
Je suis ce hérisson qui traverse les routes

Car je suis, vous êtes, nous ne sommes qu'un
Tous frères et sœurs, nous sommes l'humanité

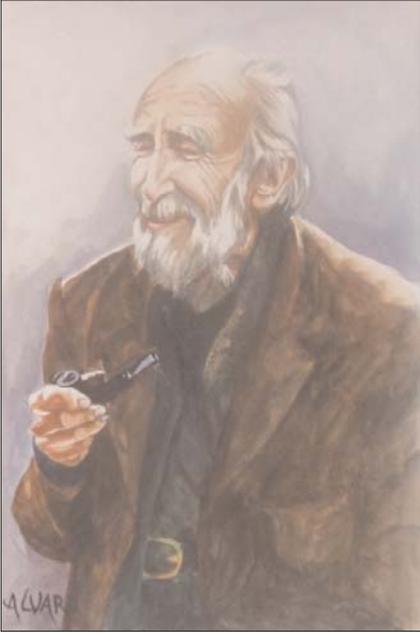
Je suis cette cerise qui s'éclate au sol
Ce bourdon qui butine les fleurs
Ce piaf qui chante de bon cœur
Je suis l'Afrique, l'Amérique, l'Europe, l'Asie
Je suis cette femme qui va chercher l'eau au puits,
Le Kangourou en Australie
L'Inuit du Groenland
Le Mongol dans sa yourte ou le Pygmée du Cameroun
Je suis Amour, Joie, Haine, Colère

Car je suis, vous êtes, nous ne sommes qu'un
Tous frères et sœurs, nous sommes l'humanité

Les fachos, les machos ne nous représentent pas
Ils ne sont ni amour, ni joie, juste haine et colère
Mais moi je suis toi, toi tu es moi
Je suis ces bras qui te réconfortent
Cette main qui te tape sur l'épaule
Propageons la paix, la solidarité
Une seule humanité, nous sommes tous égaux



AUGUSTE, UN SOIR...



LA BRUME DE NUAGES GLISSE DES HAUTS DANS LA VALLÉE qu'elle ensevelit jusqu'à complète disparition, seules les pointes brunes des sommets sculptent encore un paysage devant les yeux d'Auguste. Il est assis sur son tabouret de bois à côté de sa porte d'entrée, ouverte au faufilement des ombres du soir en marche dans son unique pièce de vie, tout à la fois cuisine et chambre. La main gauche d'Auguste, celle à laquelle il manque trois doigts déchiquetés par une tronçonneuse quand il avait quinze ans, quitte la cuisse où elle dormait, tâtonne le vide avant de revenir sur la cuisse comme un soupir au ralenti. Cette caresse du vide, chaque fois, surprend Auguste.

Cela fait six jours, il le sait bien, que Clovis n'est plus. Il l'a enterré lui-même au flanc de la montagne sous le plus grand sapin. Inutile de quêter sa chaleur et ses yeux de bête confiante. Auguste n'a pas pleuré. Il ne sait pas. Il se souvient de son ami Jude, deux ans auparavant, tombant en pleurs entre ses bras qui n'ont pas su se refermer. Il le regrette maintenant. Flicka, la chienne de son ami, était morte après une nuit d'agonie et Jude en était bouleversé de larmes. De toutes les larmes que lui aussi jusqu'alors n'avait jamais su verser.

Quand Jude lui-même s'est éteint, il y a moins d'un an, Auguste en a eu le cœur serré mais les yeux secs. C'est lui qui l'a découvert, écroulé au milieu du sentier raide conduisant à son nid d'aigle. Plus personne désormais n'empruntera ce chemin pour monter vers Auguste qui ne descend dans la vallée que contraint et forcé, réussissant à vivre en quasi autarcie. Un jour, se dit-il, des randonneurs fourvoyés hors des sentiers balisés le trouveront étendu dans son lit ou dans l'herbe, sans vie. À moins qu'une bête sauvage ne se nourrisse de son corps. Cela lui conviendrait mieux. De finir comme ça.

Il fait nuit maintenant. Auguste savoure la dernière bouffée de chaleur de sa pipe. Elle aussi le quittera un jour. Il a de plus en plus de mal à l'allumer et à tirer sur son foyer. Auguste se lève pour rentrer se coucher, va pour fermer sa porte et s'arrête, songeant à la question qu'il a un soir posée à sa mère. Il devait avoir cinq ou six ans.

C'est quoi être vieux ? Du coin d'ombre dans lequel se tenait toujours assis dans son fauteuil son grand-père invalide, une voix lui avait répondu : Être vieux c'est devenir invisible aux regards des autres et parfois à ses propres yeux. Aujourd'hui ça lui convient. Auguste referme sa porte.



SUR UN AIR DE FRANÇOIS BÉRANGER



TROIS PAS.

PEINTURE VIOLINE DE LA BOUTIQUE DE MADAME ZARKA. Boutique de quoi? Je ne m'en souviens pas. Je fixe la peinture et pour le moment, je ne m'en souviens pas. Ce que je sais c'est qu'autrefois Madame Zarka se teignait les cheveux d'une couleur orangée. Puis elle est passée au bleu léger, métallique et translucide permanenté par le coiffeur du coin de la rue Percival. Les cheveux bleus de Madame Zarka, ça me faisait marrer. Maintenant, j'en chialerais presque en y repensant.

La peinture lourde et épaisse des volets de bois refermés sur la boutique a séché et s'est soulevée en petites écailles rebelles. Sous les écailles je distingue très bien la couche plus ancienne. Bleue? Grise? Sale en tout cas.

Madame Zarka était mercière, ça me revient maintenant. Autant dire qu'elle tenait une boutique de tout et de rien. Mercier, ça vient de *merx*. Pas le cycliste. Le mot latin pour dire marchandise. C'est intéressant. Voyez, je ne perds pas mon latin! Au pays des cyclistes ils ont ajouté des lettres aiguës à *merx* pour faire Merckx. Peut-être pour signaler qu'il pédalait plus fort et plus méchamment que les autres. Ou pour une autre raison que j'ignore tout à fait. Chez Madame Zarka, du temps des cheveux orangés, il y avait dans la devanture des aiguilles et du fil mais aussi des tissus, des dentelles, des boucles de ceinture, des ciseaux, des couteaux, des agrafes, des craies grises en forme de disque et quantité d'autres bibelots de bricolage pour dames entassés dans d'immenses meubles aux mille tiroirs grimant jusqu'au plafond. Je ne suis pas entré très souvent dans cette boutique. Ce n'était pas une boutique pour hommes. Enfin, de mon temps, c'était comme ça : il y avait des magasins qui n'étaient pas fréquentés par les hommes et ç'aurait été aussi incongru de pousser la porte d'une mercerie que de s'attarder dans les boutiques de lingerie féminines et de froufrous coquins.

J'ai fait trois pas depuis le porche de l'immeuble où j'habite.

Je vois bien le bas des volets de bois qui condamnent définitivement la boutique de Madame Zarka. Lever la tête est un effort que je n'ai pas le courage de fournir.

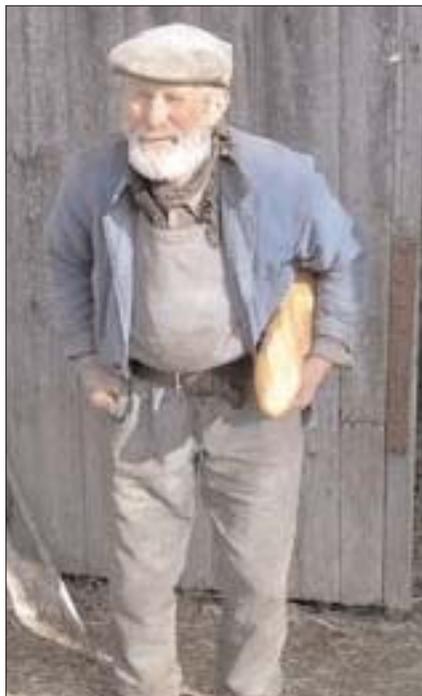
Quelques mètres encore et je le ferai sans doute. Quand les jambes avancent, la tête finit par suivre. C'est un des mystères de ce corps qui n'en fait qu'à son idée. Encore trois pas. Je les fais en suivant de la main les aspérités des planches qui couvrent la vitrine. Rupture des planches. Nouveau volet. Celui qui masque la porte d'entrée. Il est tout aussi écaillé et délabré que la partie basse que je regardais avec tellement d'attention tout à l'heure. Il est si esquinaté que c'est peut-être la raison pour laquelle les gamins qui couvrent toutes choses de signes cabalistiques l'ont dédaigné. Il y a une grande affiche à demi déchirée collée sur le volet. On distingue encore le message : Fermeture pour cause de départ à la retraite. Ah! Je pouffe! Je n'y avais pas prêté attention. Mais je pouffe! Madame Zarka avait au moins cent dix ans et elle ouvrait encore sa boutique tous les matins. Alors, la retraite! Franchement, c'est une blague idiote parce qu'à côté de l'affichette il y a aussi le rectangle bordé de noir qui annonçait les funérailles de la mercière. Ce message-là je l'avais vu. Et bien enregistré. Je me demande lequel des deux messages a été collé là en premier : celui annonçant son départ en retraite ou celui annonçant ses funérailles? Selon l'ordre dans lequel le petit malin les aura placardés, ça n'a pas la même saveur, pas vrai?

J'avance. J'avance mieux maintenant. Mais c'est bien rouillé tout ça. Face à moi sur le trottoir il me semble qu'une foule ininterrompue me croise. Je les vois comme lorsqu'il neige quand on roule en voiture. L'impression que tous ces gens sortent d'une focale lointaine et qu'ils se précipitent vers moi avant de s'écarter au dernier moment. Ils font des bruits de bouche. Parlent à leur téléphone probablement. Il y a des rires. Des éclats de voix et parfois des sanglots. Mais dans l'ensemble, ils avancent en silence. Droit vers un but situé loin derrière moi. Un but que je ne connais pas dans le détail mais que je devine aisément : le boulot, le métro, la course vers un amoureux ou une amoureuse, un rendez-vous qu'ils vont manquer de quelques minutes. Une rupture? Un entretien d'embauche? Ou alors, ils font comme moi : ils sont sortis pour faire une course. D'ailleurs, pour quelle raison exactement je suis sorti? Une course, c'est évident. Mais quoi? Du pain? Un steak haché? Comme j'ai tourné à droite en sortant de chez moi, c'est sûrement le pain. Le boucher est de l'autre côté. Je vais chercher une demi-baguette. Je pourrais prendre une baguette entière, mais je n'aime pas trop le pain rassis. La demi-baguette me fait la journée. Si j'en prends davantage, elle va sécher. Et puis, ça me force à sortir de l'appartement. Si je n'avais pas la demi-baguette, il est bien possible que je ne sortirais pas beaucoup de chez moi. Ou alors seulement tous les deux jours. Mais à ce compte-là, autant acheter tout de suite trois baguettes et ne sortir qu'une fois par semaine. C'est une mauvaise idée. Je ne suis pas trop sûr du pourquoi, mais je me dis que ce serait une mauvaise idée. Et pas seulement à cause du pain sec.

Il y en a une qui vient de me bousculer légèrement. Une femme, c'est sûr. Je le sais à cause de son parfum. Je touche ma manche, porte la main à mes narines. Je dirais une femme de quarante-cinq ans. Elle n'a pas lésiné sur la camelote : elle m'a à peine touché et mon veston est déjà tout imprégné de son parfum. Mais elle m'a bousculé.

C'est quand même ça qui est incroyable. Je ne suis pas transparent il me semble. C'est du moins l'impression que me donne le miroir face auquel je me rase chaque matin. Bon. Elle est peut-être aveugle cette femme. Ou légèrement miro. C'est pareil. Ici on est à deux pas d'un hôpital pour miros. Les trottoirs sont remplis de gens à la dérive. Ils s'exercent à avancer dans le noir. Premiers pas avec la canne blanche ou avec le chien qui ne les lâche pas d'un centimètre. Autrefois je les aidais à traverser. Je faisais ça très bien me semble-t-il. Je les laissais s'arrimer à mon bras et en route pour fendre le flot des autos pressées. Souvent je leur volais un peu de temps et nous bavardions un instant. Grâce à ces moments mille fois répétés, j'ai fini par en savoir pas mal sur les sensations que l'on éprouve quand on a perdu la vue. Aujourd'hui ça m'aide, indéniablement. Bien sûr je n'ai pas exactement perdu la vue. Pas complètement. Mais je navigue quand même dans un léger brouillard. C'est la raison pour laquelle parfois je me fais bousculer par des gens que je n'ai pas vus arriver. Ils vont tellement vite! Ils ont tellement de choses en tête, tellement de choses à faire et à voir... Mais on ne m'ôtera pas de l'idée que ce n'est pas normal de bousculer les gens et de s'esbigner sans un mot, sans une excuse.

Boulangerie. Chez Chris & Chris. Super enseigne! Peut-être Christobald et Christabella? Ou alors Christos&Christophoros? Je ne sais pas. Je ne leur ai jamais demandé. À tout le moins, ils sont deux. Il y a trois petites marches pour pénétrer à l'intérieur du magasin. Si tout se passe bien, ça devrait me prendre un peu moins de dix minutes. Finalement, je m'y fais plutôt bien à mon allure de tortue. La seule chose qui me fait souci, c'est l'urgenturie! Vous savez, quand on a une envie irrésistible de faire pipi. Ça s'appelle *urgenturie*. Le genre de truc qui vient avec l'âge mais qui est aggravé par le fait qu'on met un temps fou pour rejoindre un endroit propice. Pro-pisse, même. Enfin, pour le moment ça va. Il faudrait juste que j'évite d'y penser. C'est une chose que j'ai notée depuis fort longtemps: le cerveau et la vessie communiquent! Si



l'on se laisse aller à penser à l'envie de pisser, la vessie se met à crier au secours. Mais à l'inverse, quand la vessie crie au secours, le cerveau s'arrête totalement de fonctionner. C'est intéressant. Bref, j'ai beau m'exercer à devenir immortel - et jusqu'ici j'y suis parvenu de manière satisfaisante - je peux vous garantir que la route est longue et que les apprentissages sont gratinés!

Je stationne sur la seconde marche. Deux gamines entrent en coup de vent et l'une d'elle me balance un bon coup du sac qu'elle porte en bandoulière. S'en est-elle rendu compte? Je ne crois pas. Elles pépient à tout-va, achètent deux pains aux raisins, ressortent en sautillant. Me frôlent en ressortant. Éclatent de rire. Disparaissent avec les autres flocons humains vers l'horizon du bout de la rue.

Il s'écoule encore un bon moment avant que je puisse me caler devant le comptoir où un Chris pris au hasard me serve une demi-baguette. Je sens que ça l'ennuie, cette histoire de demi-baguette. Il y a longtemps qu'ici ils ne coupent plus les pains en deux moitiés. Ils vendent des petits pains, des pains courts, des pains mignardises. Un jour j'essaierai. Je ne suis pas de ce genre de vieux buté et insensible au changement. Je ressors à petits pas de la boutique, non sans avoir reçu un léger coup de poussette dans les chevilles que m'administre gentiment une mère de famille échevelée.

La demi-baguette coincée sous mon bras, je rebrousse chemin au travers d'une nouvelle nuée de flocons d'hommes et de femmes pressés. Jusqu'à l'échoppe de Luigi. Je fredonne la chanson d'un chanteur rugueux que j'aimais beaucoup. Luigi m'a vu arriver de loin. Comme chaque samedi, il tient déjà prêt le cornet à deux boules. Il me dit qu'il a choisi fraise et vanille. Bon. C'est son idée. Et puis il est bien le seul par ici qui semble me voir, alors je ne vais pas contrarier ses choix. Certes, je paie. Mais c'est lui qui décide de ce qu'il mettra dans le cornet. Ça ne me dérange pas qu'il choisisse pour moi. J'ai déjà trois cadeaux avec cette halte hebdomadaire: je ne suis pas invisible pour tout le monde, je déguste une bouffée d'émotion glacée et François Béranger m'accompagne.

*Quand je serai vieux et tout seul
Demain ou après-demain
Je voudrais comme celui-là
Au moins une fois par mois
Avec mes sous si j'en ai
M'acheter une glace à deux boules
Et rêver sur leur saveur
À un monde rempli d'enfants.*



INVISIBLES



C'EST L'ÉTÉ D'APRÈS LE CALENDRIER et la course effrénée de la Terre autour du Soleil. Il fait frais et humide en Picardie. Les grandes migrations estivales des bipèdes nordistes vers des contrées méridionales ont encore provoqué en juillet et en août des centaines de kilomètres de ralentissement cumulés.

La grande transhumance... et ses excès : les humains veulent oublier leur condition de mortels assujettis au travail. Le dérèglement climatique ? Bien sûr, ils en ont entendu parler mais, pour le moment, ils ne se sentent pas concernés.

Marie et Simon font partie du troupeau ; elle travaille dans une parfumerie, il est informaticien. Ce sont deux trentenaires bien ancrés dans leur vie et leur ville ;

vicissitude, connaît pas. Ils ne ménagent pas leur peine aussi ; là, maintenant, ils veulent s'échapper et souffler.

Le coffre de la voiture est plein à ras bord : les valises regorgent de tee-shirts, pantalons, robes et chaussures fabriqués à l'autre bout du monde par d'anonymes mains de salariés pressurés. Les rejets toxiques de l'industrie textile dans les eaux fluviales ont modifié le sol et détruit faune et flore sauvages. Mais le tee-shirt est au prix exceptionnel de trois euros et quatre-vingt-dix-neuf centimes !!! À ce prix-là, on ne se prive pas... Le miracle financier n'a que faire des bestioles asiatiques.

Adieu alevins, vers de terre et crustacés.

Reposez en paix.

Ils roulent. Autoroute. Échangeur. Station essence. Le plein. Trop-plein de ville. Que la mer soit...

Mouches et moustiques ne s'écrasent plus sur le pare-brise. Il y a belle lurette qu'ils ont déserté la campagne. Ils ne sont pas partis : cela impliquerait un choix de leur part, non, ils ont été éradiqués par la ronde assassine des "ides" : pesticides, fongicides, herbicides.

Adieu diptères, coléoptères et hyménoptères, insectes volants et vrombissants.

Reposez en paix.

Carte postale pour touristes, Provence éternelle: l'ocre et le bleu s'entremêlent en épousailles authentiques. Le vert des pinèdes et des oliveraies ceinturent la robe de la belle endormie. Plus de chant... plus de trille... Le silence est d'or. Ou de plomb???

Les temps sont durs: plus d'insectes, plus de nourriture pour la gent ailée!

Adieu passereaux, corvidés et tourterelles.

Reposez en paix.

Marie et Simon touchent au but. Leur emploi du temps durant leur séjour est chargé: plongée, ski nautique, saut à l'élastique... artifices futiles dans un décor dénaturé pour urbains en villégiature.

Traversée du maquis en quad. Pas le temps d'observer la flore autochtone: ce ne sont que des herbes rabougries et desséchées.

Chaleur intense du milieu d'après-midi. Pause. Coca. Cigarette. Mégot incandescent. Insouciance.

La végétation s'embrase au quart de tour.

Marie et Simon veulent fuir.

Le quad donne des signes de faiblesse et refuse de partir.

Les portables ne passent pas.

La technologie a pris ses quartiers d'été...

Seuls en milieu hostile!

L'incendie progresse.

Ils peuvent bien courir mais où aller? Les pignes de pin se transforment en bombes incendiaires.

À présent, les flammes les encerclent. Elles lèchent leurs semelles fumantes.

Des particules de leurs corps calcinés se mêleront à la terre bafouée.

Réparation tardive.

Effacer leur empreinte nocive.

Devenir invisibles.

